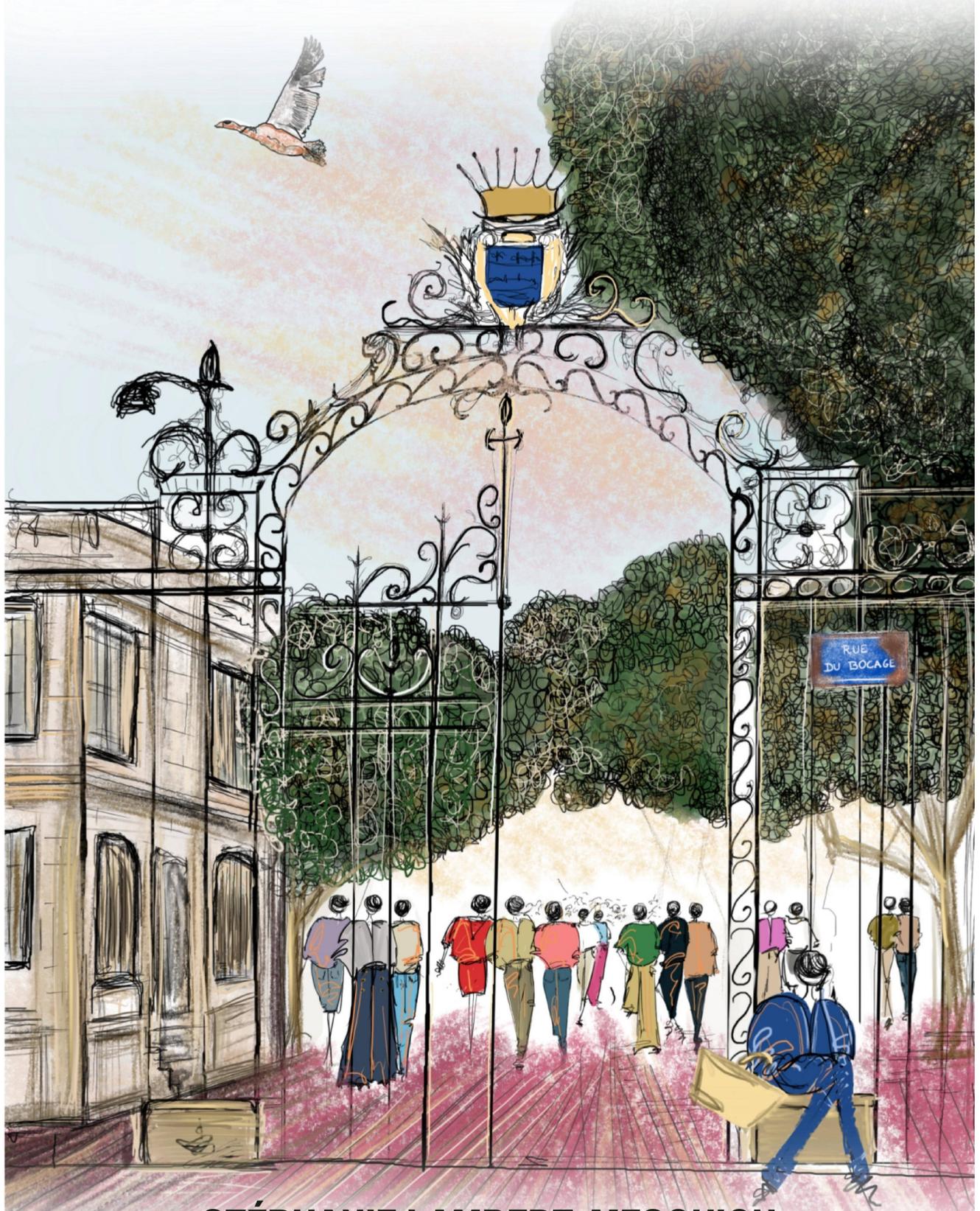


LES PETITS SIGNES EXTÉRIEURS DU BONHEUR



STÉPHANIE LAMBERT-MESGUICH

Roman

Stéphanie Lambert-Mesguich

Les Petits Signes
extérieurs du bonheur

© Stéphanie Lambert-Mesguich, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3645-1

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Albane Ployart

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

“Les personnages de mes romans sont mes propres possibilités qui ne sont pas réalisées. C’est ce qui fait que je les aime tous et que tous m’effraient pareillement. Ils ont, les uns, les autres, franchi une frontière que je n’ai fait que contourner. C’est cette frontière franchie (la frontière au-delà de laquelle finit mon moi) qui m’attire. Et c’est de l’autre côté seulement que commence le mystère qu’interroge le roman. Le roman n’est pas une confession de l’auteur, mais une exploration de ce qu’est la vie humaine dans le piège qu’est devenu le monde.”

Milan Kundera, L’Insoutenable légèreté de l’être

Prologue

Devant l'entrée, la dame aux chats dirigea son regard sur la pancarte : le parc ouvrait désormais une heure plus tôt, et fermait une heure plus tard. Le passage à l'heure d'été, à défaut d'être justifié et conforme à la réalité solaire, présentait au moins cet avantage, pensait-elle.

Elle haussa les épaules, dépitée par une nouvelle preuve tangible de l'absurdité de notre monde, et pénétra dans son univers. La grille de la rue du Bocage marquait la fin de la minéralité pour céder la place aux chênes, aux platanes, ou encore aux séquoias qui avaient traversé bien plus de décennies que tout le joli monde qui l'entourait. Pour elle, cela ne faisait aucun doute : le parc Bordelais était à ses yeux le plus beau qu'elle connaissait.

En cette fin de journée printanière, les giboulées avaient dissuadé les promeneurs. De fortes averses précédaient les éclaircies avant de revenir de plus belle. Seuls de courageux cyclistes couverts de ponchos et quelques propriétaires de chiens arpentaient les allées.

La dame aux chats longea le plan d'eau, dépassa la passerelle et posa son cabas. Aussitôt les oies, les canards, les pigeons se précipitèrent à sa rencontre. Elle jetait les morceaux de pain, avec les épluchures de légumes, les graines, en veillant à ce que les plus gourmands, les plus forts, les plus sûrs d'eux, ne s'accaparent pas tout le repas et en laissent un peu aux plus timorés. De toute façon, si un dominant s'avisait à spolier un plus faible, elle ne le laissait pas faire. Mieux que quiconque, elle avait le don de se faire comprendre et respecter des animaux du parc.

Certains passants la considéraient probablement comme une marginale, mais le regard des autres l'indifférait. Elle s'octroyait le droit de fonctionner à contre-courant des diktats des tendances et d'une société qu'elle jugeait essentiellement fondée sur les apparences. Ses chaussures et ses vêtements étaient usés par le temps, démodés et dépareillés, ses cheveux étaient recouverts d'une capuche en plastique quand il pleuvait, elle ne se maquillait pas. Elle ne trichait pas avec la personne qu'elle était fondamentalement.

Depuis quelques jours, son attention se portait sur les oies d'Égypte ; un couple avait eu des petits, sept au total. La nature allait vite. Bientôt, ces oisillons, dont les plumes avaient déjà remplacé le duvet, deviendraient aussi majestueux que leurs parents et pourraient s'envoler. Toute à sa contemplation, elle se demandait lequel des sept tenterait cette expérience de liberté en premier,

et songeait à l'inutilité des grilles de l'entrée du parc : les oies pouvaient aisément dépasser ces frontières qui n'étaient que verticales, donc à ciel ouvert. Restait à savoir si elles les franchiraient, ou pas : cela dépendrait de leur soif de liberté, de leur courage à renoncer à leur zone de confort. Elles et elles seules pouvaient le décider, certainement pas les horaires d'ouverture du parc, et encore moins le passage à l'heure d'hiver ou l'heure d'été. La nature était plus forte que tous ces artifices et autres absurdités.

Après avoir accompli sa mission, elle passa de nouveau devant les grilles, dans l'autre sens, quitta le monde végétal pour retrouver son autre monde, celui du minéral, des façades en pierre, des voitures, des scooters, des bus, de la ville. Un peu plus loin, à l'approche de son quartier, habituellement épargné des bruits de la vie urbaine, une camionnette du SAMU, gyrophare allumé et sirène assourdissante, la dépassa à toute vitesse et la fit sursauter.

Arrivée à l'angle de sa rue, elle comprit que quelque chose de grave s'était produit. Elle s'approcha doucement et discrètement. Les rideaux des fenêtres des gens de la rue bougeaient furtivement. Les piétons peinaient à dissimuler leur curiosité et ralentissaient leur rythme de marche. Un voisin ouvrit sa porte. Puis un autre. Et encore un. La curiosité semblait désormais permise. Celui qui regardait derrière le rideau ouvrit sa fenêtre. Les piétons reprirent leur marche et osèrent s'approcher, puisque d'autres l'avaient fait avant eux.

Lorsqu'elle arriva à la hauteur du SAMU, elle se trouva au milieu d'un attroupement de plusieurs personnes. Elle ne dit rien mais observait et écoutait. Un drame s'était produit dans cette maison bourgeoise. Une très belle façade en pierre typique de l'architecture bordelaise. Les sons et voix s'entremêlaient :

— Que s'est-il passé ?

— Oh non, pas eux, ils sont tellement gentils...

— Je crois que c'est elle, plutôt, regardez ! Mon Dieu, j'espère qu'elle va s'en sortir !

— Moi, je crois qu'elle était dépressive...

— Vous croyez ? Elle aurait tenté de se suicider ?

— Quel dommage, elle avait tout pour être heureuse !

— Attendez, si ça se trouve c'est un accident...

La dame aux chats en avait assez entendu. Tous ces gens ne faisaient que supposer, inventer, émettre des hypothèses, parfois médire ou juger. Mais intrinsèquement, la seule vérité qui pouvait être avancée à ce stade était d'une extrême simplicité : ils ne savaient rien.

À cet instant, elle se dit que finalement, personne ne pouvait deviner ce qui se

travail derrière les façades.

Personne, sauf ceux qui étaient de l'autre côté.

1. Un dimanche en famille (I)

Quelques mois plus tôt...

La messe du dimanche venait de s'achever et l'église se vidait paisiblement, rang après rang. Debout, face à leur partition, les choristes attendaient le signal du chef de chœur pour interpréter le chant de sortie.

Dès les premières notes, Catherine reconnut l'air "Amazing Grace" et fut submergée par l'émotion. Elle se figea soudain au milieu de son rang. Durant ce moment de trouble, elle ne perçut ni le blocage engendré derrière elle, obligeant ceux qui la suivaient à emprunter un autre chemin pour rejoindre la sortie, ni l'éloignement de sa mère, son fils et son mari, qui la précédaient et se dirigeaient vers le parvis de l'église. La musique possédait ce pouvoir étrange de la projeter dans un autre monde, comme dans un rêve éveillé où ressurgissaient des souvenirs finalement pas totalement enfouis. Désormais seule dans son rang, les yeux humides, Catherine devait revenir à la raison et suivre le mouvement, rejoindre les siens à l'extérieur. Plusieurs mètres devant elle, sa mère, instinctivement, se retourna. Nul besoin de prononcer un mot. Sa bouche serrée et son regard fixe exprimaient le fond de sa pensée.

Catherine s'approcha d'elle, timidement, résignée. Un simple regard de sa mère parvenait à la rendre coupable, sans fondement, sans raison, mais coupable quand même. Elle redevenait la petite fille obéissante et sage qu'elle était quelques décennies plus tôt.

— Qu'est-ce qui t'a pris, de bloquer l'allée et de te donner en spectacle de cette manière ?

— Tu sais bien que j'aime beaucoup ce morceau, maman, c'est tout.

La mère de Catherine connaissait la grande majorité des visages de la foule qui s'agglutinait désormais sur le parvis. Le ton et la teneur de la discussion avec sa fille contrastaient avec les sourires -certes crispés-, qu'elle adressait aux personnes qu'elle saluait à distance. Ces dernières n'avaient pas besoin de deviner l'animosité ambiante. Pour Catherine, qui avait été éduquée dans le respect de l'autorité, il n'était pas question de riposter. À l'approche de la cinquantaine, elle ne s'était toujours pas affranchie de la pression maternelle.

— C'est tout ? Ne me prends pas pour une idiote. Je sais très bien que ces musiques-là te rappellent "l'autre". Vas-tu enfin tourner la page ? Cela fait plus de vingt ans qu'il est mort !

— Je sais, Maman. Même si pour moi, il ne sera jamais complètement mort. C'est comme ça.

— Mais Catherine, reviens sur terre ! Tu as un mari et un fils formidables. Ils doivent être ta priorité, conclut-elle en prenant sa tête entre ses mains, avec une petite mimique qui pourrait traduire douleur ou agacement refoulé.

“L'autre” s'appelait Alex. Il avait juste vingt-cinq ans quand son avion s'est écrasé au milieu de nulle part au large des côtes africaines, lors d'une mission humanitaire. Pour Catherine, il aurait dû être l'amour de sa vie. Pour sa mère, il restera celui qui n'aurait jamais dû exister. Peu conventionnel, écorché vif, baroudeur, en perpétuel mouvement, sans attache, sans ambition professionnelle. Elle demeurait persuadée que cet homme n'aurait jamais offert à Catherine tout le confort et la stabilité dont JB, son mari, lui permettait de bénéficier. Aussi, elle imaginait au plus profond d'elle-même qu'il l'aurait éloignée de sa fille en vadrouillant dans des pays instables, hostiles et dangereux.

JB s'approcha de Catherine et posa affectueusement la main sur son épaule. Thibault était à ses côtés. Elle esquissa un sourire, apaisée, entourée de ses hommes. Sa mère lui lança un regard approbateur. Elle avait sûrement raison. Catherine avait de la chance. Un mari et un fils formidables. Une situation qui la mettait à l'abri du besoin. Même pas utile de travailler, pensait-elle. JB gagnait très bien sa vie. Le couple possédait une belle maison en plein Bordeaux.

Aucun doute : elle avait tout pour être heureuse.

Comme tous les dimanches, la mère de Catherine avait concocté un excellent repas. Et comme tous les dimanches, les mêmes sujets revenaient sur la table.

— JB, dites-moi, vous tenez le choc avec des semaines aussi chargées ?

— J'y suis habitué, et puis j'aime ce que je fais... Si bien que je ne vois pas le temps passer.

— Tu vois, Thibault, ton père a pu choisir un métier gratifiant. CHOISIR. Tout est là. C'est pour cela que tu dois poursuivre tes études le plus loin possible.

Thibault mastiquait son repas, ce qui lui procurait un excellent prétexte pour ne pas répondre à l'ingérence de sa grand-mère. Catherine ne dit rien et se leva pour débarrasser les assiettes. Sa mère poursuivit la conversation avec son gendre.

— Où en êtes-vous donc avec votre collaboratrice récalcitrante ?

JB fronça les sourcils.

— Vous savez, celle qui ne voulait pas démissionner et qui vous bloquait avec

son congé sabbatique ?

— Ah oui, celle-là ! Et bien c'est une affaire classée. Enfin presque... Répondit-il en se frottant les mains.

— Tant mieux. J'admire votre efficacité. Et toi, Thibault, raconte, tu vas faire quoi après ton BTS ?

Catherine les interrompit un court instant en déposant les assiettes à fromage et commença le service.

— Oh moi, je ne sais pas encore. Il faut déjà que je réussisse mon BTS, après on verra...

— Il va faire une école de commerce, interrompit JB.

— Voilà qui est encourageant. Ton père a raison, Thibault. C'est très bien les écoles de commerce. La preuve ! ajouta-t-elle en regardant son gendre.

JB fit une moue qui signifiait : "Oui, c'est très bien, à condition de viser le haut du panier". Thibault ne dit rien et orienta ses yeux vers sa mère qui esquiva son regard. Elle semblait vouloir éviter la discussion, peut-être la remettre à plus tard, et surtout pas ici.

Catherine parlait peu pendant les repas. Elle observait, tendait un peu l'oreille et adaptait ses expressions pour donner l'impression de suivre le fil de la conversation. Son regard s'attarda un instant vers les photos de son père. Il y avait quelques cadres ici et là, qui semblaient n'avoir jamais changé de place. Elle se rappelait les jours heureux, à l'époque où sa mère souriait encore. Jusqu'au grand malheur, ce jour où il s'écroula littéralement sur le sol, lors d'une randonnée en montagne. Il avait l'air solide, pourtant, du haut de son mètre quatre-vingt-dix et ses presque cent kilos. Il avait l'air. Mais son cœur en avait décidé autrement.

Les apparences étaient décidément parfois trompeuses.

— Votre repas était divin, comme toujours ! Excellente idée, les Saint-Jacques flambées au whisky, affirma JB, sous le regard bienveillant et flatté de sa belle-mère. Catherine, tu devrais essayer cette recette...

— Merci, JB, vous êtes adorable. À dimanche prochain, mes enfants. Catherine et Thibault ont de la chance de vous avoir, ajouta-t-elle à voix basse.